

POINT D'ÉQUILIBRE

Mélissa Verreault

NOUVELLES

La Peuplade



Extrait de la publication

Point d'équilibre

DE LA MÊME AUTEURE

Voyage léger, La Peuplade, 2011

Point d'équilibre est le trente-cinquième titre publié par La Peuplade, fondée en 2006 par Mylène Bouchard et Simon Philippe Turcot.

ISBN PDF 978-2-923530-57-4

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Bibliothèque et Archives Canada, 2012

© Mélissa Verreault, 2012

© Éditions La Peuplade, 2012

Œuvre en couverture : © Mathieu Valade

Graphisme et mise en page : Jason Milan Ghikadis

Révision linguistique : Sophie Gagnon-Bergeron

Correction d'épreuves : Pierrette Tostivint

Distribution pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau,

Ville Saint-Laurent, (Québec), Canada, H4N 1S2

La Peuplade

415, rue Racine Est, suite 201,

Chicoutimi (Québec), Canada, G7H 1S8

www.lapeuplade.com



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec 

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Mélissa Verreault

Point d'équilibre

nouvelles

Œuvre en couverture de Mathieu Valade

La Peuplade

Extrait de la publication

À Léa, Alice et Béatrice,
vous qui, de l'intérieur,
m'avez accompagnée tout
au long de l'écriture de ce livre.

LE BONHEUR EST UNE QUESTION DE RELÂCHEMENT DES SPHINCTERS

Les bras chargés du bac à recyclage et du courrier ramassé dans le hall, Maryse peine à récupérer ses clés au fond de son sac à main. Le trousseau tombe sur la moquette d'entrée, elle se penche pour le ramasser. En relevant la tête, elle heurte la poignée. Elle lâche un juron et pousse la porte avec sa hanche. Un coup sec et violent, c'est la seule manière de l'ouvrir. L'humidité s'est infiltrée dans les murs du building, les cadrages ont travaillé, plus rien ne ferme comme il faut. Le propriétaire a promis de régler le problème. Il y a deux ans. En attendant, Michaël a vaporisé du WD-40 partout. Des relents d'huile lubrifiante leur agressent encore les narines une fois de temps en temps. Et le monde ne tourne pas mieux, contrairement à ce que prétend la publicité du produit.

Le chat vient saluer sa maîtresse en se faufilant entre ses jambes. Il a faim. Après avoir déposé tout son attirail sur la table de la cuisine, Maryse ouvre le frigo et s'empare du pâté pour félins. Gontran ronronne

et laisse une traînée de poils roux sur les pantalons noirs de sa maîtresse qui fulmine : Michaël n'a pas fait dégeler le poulet comme elle le lui avait demandé. Elle sort les poitrines de volaille du congélateur et les lance sur le comptoir. Le bloc de viande glacée glisse jusque dans l'évier et fait éclater un verre sale reposant au fond de la cuve. Maryse pousse un soupir rauque, tourne le dos à la scène du drame et disparaît dans la chambre à coucher pour enfiler un pantalon de jogging et un vieux t-shirt.

L'air de l'appartement est humide, chargé du parfum des poubelles qui n'ont pas été sorties depuis une semaine. Maryse ouvre la fenêtre du salon et celle de la salle de bains pour aérer. Elle prend appui contre le mur du corridor pour se rendre de nouveau jusqu'à la cuisine. Son tibia gauche l'élançait. Le médecin l'avait avertie qu'à la suite de sa fracture sa jambe risquait de demeurer plus sensible, particulièrement aux changements de pression atmosphérique. De ballerine, elle est devenue présentatrice météo. Dorénavant, il lui est possible de prédire le temps qu'il fera, selon le degré de sa douleur. Les jours de ciel bleu, elle souffre moins. Cependant, elle sait qu'après le beau temps vient la pluie, peu importe ce qu'en disent les proverbes.

Le ballet lui manque. Cela fera bientôt un an qu'elle a dû tout arrêter.

Ce soir, des amis venant de démarrer leur compagnie de danse offraient une performance au centre-ville. Un faux rendez-vous important fut suffisant pour justifier son absence. Elle ne voulait pas que se répète la scène vécue récemment, alors qu'elle assistait au spectacle de ses anciens collègues. Celui auquel elle aurait dû participer. Quelques minutes à peine après le début de la représentation, elle s'était levée pour aller aux toilettes. Elle n'en était sortie qu'à la toute fin, lorsque la foule avait envahi le hall d'entrée dans un bourdonnement indifférent. Une crise d'allergie, avait-elle menti à la copine qui l'accompagnait, pour expliquer ses yeux bouffis. Une allergie à l'allégresse d'autrui.

Maryse allume le petit téléviseur noir et blanc posé sur le réfrigérateur. Dans celui-ci ne restent qu'un carré de beurre, trois oignons, des olives et une bière. Elle s'empare de cette dernière, la décapsule, accote ses fesses sur le comptoir, prend une gorgée. Une dizaine de caisses de bouteilles vides entravent le passage entre la salle de lavage et la cuisine. Il faudrait aller les porter au dépanneur. Maryse avait l'habitude de donner ses contenants consignés à Serge, le quinquagénaire déglingué qui parcourt le secteur à la recherche de vieilles canettes. Un jour, elle a réalisé que c'était idiot d'aider quelqu'un à arrondir ses fins de mois alors qu'elle-même vivait sous le seuil de la pauvreté. Elle s'est mise à aller chez le Chinois du coin pour troquer ses bouteilles contre des dix sous qui font

des piastres. Depuis, elle baisse les yeux lorsqu'elle croise Serge sur le trottoir. Pas plus riche qu'avant, seulement plus honteuse.

Dans la boîte à images, le présentateur du *Téléjournal* annonce en grandes pompes que, selon les spécialistes, la crise économique est terminée. Maryse manque de s'étouffer avec sa gorgée de blonde. Quels experts exactement ont statué cela, elle se le demande – probablement des spécialistes russes en patinage de fantaisie ou en botanique extra-terrestre. Histoire de fêter la mort annoncée de tous ses soucis financiers, Maryse sort un sac de brownies encore inentamé de l'armoire et y plonge la main avidement. Il lui semble entendre Carole, sa mère, s'indigner : *mange pas trop de cochonneries, tu vas gâcher ton souper*. Le souper est déjà gâché, qu'elle lui répond à voix haute, la gueule pleine. Elle nettoie sa bouche tachée de cacao avec une lampée de bière, tire une grimace de dégoût et engloutit un autre gâteau.

Un râlement sourd se fait entendre, en provenance du troisième étage. Il doit être dix-neuf heures. Coup d'œil sur l'horloge : presque. Tous les soirs à cette heure, ponctuel comme une adolescente qui se rend à son premier rendez-vous galant, Gilbert glousse. Il s'adonne à une série de bâillements monstrueux, sortes de vocalises disgracieuses qui rappellent à tous les locataires du bloc qu'ils ne sont pas seuls. *Big Gilbert* leur impose sa présence. Exaspérée, Maryse lance un brownie en direction du plafond, en plein dans le mille du cerne brun rouille qu'a laissé le dernier dégât d'eau chez son voisin chanteur de gorge.

— Ta gueule !

Si seulement Michaël pouvait se trouver un vrai boulot, peut-être pourraient-ils enfin déménager, prendre un appartement dans un quartier moins louche, avec des voisins moins fatigués et fatigants. Quelle ironie que d'habiter dans un taudis situé sur un boulevard appelé Châteauneuf. Maryse rêve d'un vrai palace. Un endroit qui sent bon la joie et le basilic, où poussent des géraniums écarlates dans des pots suspendus le long des rampes en fer forgé et des lanternes chinoises en papier de riz multicolore sur les terrasses. Un lieu où les portes s'ouvrent facilement. Une maison où le souper est toujours servi, comme par magie, où personne n'oublie de faire décongeler le poulet, où les spasmes gutturaux du voisin d'en haut font place à des symphonies pour violons qui sont l'œuvre d'obscurs compositeurs hongrois. La mélodie du bonheur version vingt et unième siècle.

Maryse traîne ses pieds nus jusqu'au téléphone et compose le numéro du cellulaire de Michaël. Une voix sensuelle lui indique que l'abonné qu'elle tente de joindre n'est pas disponible pour l'instant. Heureusement, ce n'est pas la boîte vocale qui s'est déclenchée ; Maryse aurait probablement laissé un message qu'elle aurait fini par regretter.

La sonnerie du téléphone retentit alors que la main de Maryse repose encore sur le combiné. Sursaut. « Maison des dégénérés, bonsoir. » Un homme, dont

l'accent dégage des effluves de figues et de thé à la menthe, désire poser quelques questions à monsieur ou madame Cyr-Beauharnois. Maryse est sur le point de raccrocher, puis se ravise. À bien y penser, elle a envie de discuter.

— Notre firme mène présentement une étude sur les habitudes de consommation alimentaire des foyers québécois. Nous aimerions connaître votre degré de satisfaction par rapport à certains produits qui se trouvent en épicerie.

— Mon frigo est vide la moitié du temps, pas sûre de pouvoir vous être utile. Vous n'auriez pas plutôt un sondage sur mon degré de satisfaction par rapport à la vie ?

— Désolé, madame, ce n'est pas le thème de la présente étude. Je désire simplement savoir, sur une échelle de un à dix, un étant...

— Ma satisfaction sur les transports en commun d'abord ? Ou sur les vêtements à la mode cette année, tiens ? C'est vraiment laid ce qu'on trouve dans les magasins ces temps-ci, vous ne trouvez pas ?

— Je vous prierais de me laisser poser mes questions. Vous n'avez qu'à répondre en choisissant un chiffre de un à dix, un étant...

— Toi, sur une échelle de un à dix, à quel point tu aimes ta job ?

— Je ne peux pas répondre à cette question, madame.

— Si tu ne peux pas répondre à mes questions, je ne répondrai pas aux tiennes.

Maryse pose le combiné sur son socle avec vacarme et débranche l'appareil de la prise murale. L'envie d'une cigarette l'agite soudain. Michaël ne semble pas parti pour rentrer, il ne s'apercevra de rien. Elle ouvre la porte du congélateur et fouille à l'intérieur, à la recherche du sac de petits pois dans lequel sont cachées ses Peter Jackson d'urgence. Elle sort de leur cachette deux clous de cercueil, comme les appelle son chum qui se prend pour son père. Elle en range un dans la poche de son pantalon, pour plus tard.

Tout en tirant une longue bouffée de tabac, Maryse se laisse tomber sur une chaise. Les plaisirs coupables sont les meilleurs. Elle prend deux brownies et les enfouit dans sa bouche en même temps. À la télévision débute le téléroman préféré de sa mère. Elle voudrait changer de canal. Pour cela, il lui faudrait se lever et tourner la roulette sur l'appareil, qui date d'avant la mort de John Lennon. Maryse croise les jambes, met les pieds sur la chaise devant elle et aspire un autre coup de fumée.

Le générique de début se termine sur une note de saxophone trop aigüe. Gros plan sur deux amants qui viennent de baiser et qui discutent sur l'oreiller. La mise en plis de la femme est impeccable. Après quelques minutes d'échanges emmiellés et puérils, les visages faussement bronzés des amoureux cèdent

l'écran à une publicité pour un shampoing. Une femme trop maigre fait mousser le savon sur son cuir chevelu en se trémoussant comme une gamine qui se retient pour ne pas uriner. Se soulager d'une grosse envie de pipi ou être au bord de l'orgasme, quelle différence : le bonheur est une question de relâchement des sphincters.

Le téléroman reprend de plus belle. Les amoureux transis d'avant les commerciaux se lancent maintenant des assiettes par la tête. Rien à craindre, ils se réconcilieront d'ici la fin de l'épisode. Dans ces émissions, l'amour triomphe toujours. Carole ne les regarderait pas autrement. Elle déteste les histoires qui finissent mal, soutient qu'elles nourrissent le pessimisme ambiant. Carole a fait parvenir un livre sur la pensée positive à Maryse la semaine dernière. Ajouté à ceux qu'elle lui offre à chacun de ses anniversaires, ça commence à faire une belle collection. Maman trouve que sa fille n'a pas assez confiance en l'avenir et prétend que son attitude défaitiste attire les mauvaises ondes. Ça expliquerait pourquoi l'image du téléviseur ne rentre pas bien.

Certains jours, Maryse en veut à sa mère et à son père de l'avoir incitée à poursuivre ses rêves, à faire ce dont elle avait réellement envie. N'auraient-ils pas pu être chiants, comme la majorité des parents, et la contraindre à suivre la voie qu'ils avaient choisie pour elle, au lieu de la laisser construire son propre chemin, à coup d'erreurs et d'humiliations ? Quand on ne choisit pas soi-même son destin, au moins, on

est sûr de ne pas se tromper. Et si on finit malheureux, on a tout le loisir d'accuser les autres d'être la cause de son affliction. Michaël a été moins chanceux que Maryse. Ses parents l'ont foutu à la porte à 16 ans, lorsqu'il leur a annoncé qu'il voulait devenir danseur de ballet. Ils refusaient d'endosser les excentricités de leur fils. S'il était devenu avocat comme les chefs du clan Cyr-Beauharnois le souhaitaient, peut-être Maryse danserait-elle encore.

Le matin de l'accident, Michaël et Maryse s'étaient disputés au sujet de la manière dont il fallait plier les sous-vêtements. Au sortir de la sècheuse, les caleçons de Michaël ont toujours fini en boules chiffonnées, pêle-mêle au fond du tiroir, et Maryse refusait qu'il fasse subir le même sort à ses petites culottes de dentelle.

Arrivés à la répétition de danse, ils se faisaient toujours la gueule. Michaël jouait celui qui s'en moquait, rigolait avec les autres filles de la troupe, comme pour faire comprendre à Maryse que si elle n'aimait pas sa méthode de gestion du linge propre, elle n'avait qu'à le quitter. Les autres femmes, elles, s'en foutaient de l'allure de ses bobettes : ce qui les intéressait, c'était ce qu'il y avait à l'intérieur.

Est venu le temps de répéter la séquence où Michaël devait porter Maryse à bout de bras, la faire tourner cinq fois et la reposer délicatement au sol. Ils avaient exécuté ce mouvement des centaines de fois. Ce jour-là, leurs corps rigides, refroidis par la colère,

ne sont pas parvenus à se synchroniser. Maryse s'est écrasée sur le plancher de bois comme une pomme trop mûre sur l'herbe d'un verger à la fin de l'automne. Michaël criait *je m'excuse, je m'excuse, je m'excuse, je n'ai pas fait exprès, je suis désolé, je m'excuse, je m'excuse*. Maryse s'était évanouie de douleur. Elle a réalisé uniquement le lendemain matin ce qui s'était passé, en voyant le plâtre autour de sa jambe. À partir de ce moment, Michaël s'est mis à plier les sous-vêtements avec une minutie presque malade.

Maryse a terminé le sac de brownies. Vingt-quatre gâteaux. Elle les a tous mangés. Sans les compter. Peut-être en manquait-il un, se dit-elle. Peut-être que la compagnie ment. Que sur le paquet il est inscrit vingt-quatre, mais qu'en réalité, il y en a vingt-trois. Vingt-trois petits gâteaux pour le prix de vingt-quatre. À raison d'un brownie en moins par sachet, ça fait de quoi remplir des centaines d'autres sachets, qui seront vendus au même prix que les précédents et dont la production n'aura rien coûté. Et dans ces nouveaux emballages, on mettra la même quantité de gâteaux – vingt-quatre moins un. Le cycle se poursuivra, les profits augmenteront, exponentiellement. C'est ainsi que se bâtissent les empires, déduit Maryse : avec des pyramides de brownies. Elle a probablement ingurgité une trop grande quantité de sucre.

Étendue sur le divan, le sac de pâtisseries vide sur la poitrine, Maryse cogne des clous. Un bruit de clé cherchant une serrure la tire de son demi-coma diabétique. Tout sourire, Michaël passe le seuil de la porte et s'enfarge dans son euphorie.

— T'étais où ?

— Bien, au spectacle d'Éloïse et Thierry ! Je pensais que tu y serais toi aussi, je t'ai cherchée partout là-bas.

— Je t'ai dit mille fois que je ne voulais pas y aller. Que je ne *pouvais* pas y aller.

— Peut-être. C'est vrai. Je m'excuse, je ne me rappelais plus. Mais ce n'est pas grave, parce que j'ai une super nouvelle à t'annoncer !

— Quoi ? Tu as acheté du poulet frais pour substituer celui que tu n'as pas fait décongeler comme je te l'avais demandé ?

— Oublie ton poulet, mon amour, c'est du foie gras que tu vas manger à l'avenir parce qu'on part en France !

— Ah oui, et avec quel argent, tu peux me le dire ?

— J'ai croisé Bertrand, tu sais, le producteur dont je t'ai parlé l'autre jour. Un de ses danseurs s'est blessé. Il m'a invité à le remplacer pour les trois prochains mois. La troupe part en tournée européenne dans deux semaines !

Maryse dévisage Michaël avec une haine si puissante qu'elle aurait pu à elle seule éliminer tous les Juifs, les romanichels et les homosexuels d'Europe, à une certaine époque. Elle tourne les talons et se dirige vers la salle de bains. Elle voudrait s'y enfermer pour ne pas avoir à discuter, vivre sa mauvaise humeur dans la solitude et les odeurs de merde. La porte gonflée d'humidité refuse de coopérer : aussitôt claquée, elle rebondit et s'ouvre toute grande, laissant apparaître un Michaël déconfit, les bras ballants, les paumes

vers le ciel, qui semble se demander *mon dieu, qu'ai-je encore fait ?*

Maryse s'assoit sur le rebord de la baignoire, cherche dans sa poche molletonnée la cigarette qu'elle avait mise de côté. Elle s'est cassée en deux. Monsieur l'homme le plus heureux de la planète observe sa copine fumeuse anonyme sans rien dire, démuné. Ses yeux interrogateurs cherchent à comprendre.

— Tu fais chier.

Le bonheur des autres peut aussi provoquer le relâchement de certains sphincters.